

deux baillements, la popularité, qu'on ne séduit plus qu'à force d'or, pour qu'elle vienne à eux souriante et bienveillante pour leurs fautes. Nous les connaissons à un signe particulier : pour se rendre intéressants, ils se sont inventé deux ou trois ennemis.

Eh bien ! tels que vous les voyez, si peu bruyants, avec toute leur sérénité, ils sont compromis, et ce ne serait pas trop que de leur charger les épaules de deux ou trois trahisons.

Nous sommes tentés de leur pardonner beaucoup, à cause de leur intelligence ! Mais pardonnerions-nous à ces jocrisses démocrates de se laisser hisser sur les échasses civiques ? Nous en connaissons qui trahissent tout haut, sans s'en apercevoir.

Ce cadre est bien étroit ! Saluons un conservateur, ou plutôt un commissaire-enquêteur. Un homme obséquieux à face benoîte sous laquelle se cachent les instincts de la fouine. " L'étude de sa vie, a dit Musset, parlant du roué, est de cacher le fonds de son cœur " et c'est à cette étude que se voue ce représentant déchu. — C'est étonnant, comme il y a des ignorants qui ont la science infuse de l'intrigue !

Un autre. Lui aussi a voulu de la chaire civique ! Un sophisme à quatre pattes, comme l'appellerait Balzac ; un journaliste à la peau durcie par les injures ; il s'est fait à tout, même au métier d'être le plus insatiable pirate sur le vaisseau de l'état.

Nous en passons et des plus compromis ! Mais à quel trait, à quel signe reconnaît-on l'homme nouveau, tel que le voudrait sans doute l'écrivain du " *Canadien* " ? Où niche cet oiseau rare ? Dans quelle mer trouve-t-on cette perle si fine ? Nous n'en savons rien, nous ne possédons pas de " criterium " pour le découvrir.

Oui, les hommes nouveaux, tel que les honnêtes gens les conçoivent, sont devenus rares, tant le réseau des intrigues politiques nous ont pris les plus belles intelligences et les meilleurs cœurs !

Mais supposons, un instant, qu'ils existent ; supposons qu'ils arrivent au milieu de nous, et qu'ils nous disent : nous avons un certificat signé de la main loyale de Fourrier ; nous ne l'avons pas plustahi, lui, que les autres ; notre carrière date de 1860 ; nous n'avons pas monté non plus dans le carrosse traîné par le cheval de ce grand corrupteur, descendu trop tard dans la tombe, pour l'honneur et la bonne renommée du pays. Eh bien ! quel accueil leur ferons-nous ? Est-ce que le baton, ce sceptre de la canaille, s'abaisserait devant eux ? Est-ce qu'ils pourraient arriver, avec un pareil sauf-conduit, au cœur de ceux qui tiennent encore aux principes de toute la puissance de leur âme ? Que feraient les gens qui filoutent les grasses candidatures à la foire des élections ? ...

Nous n'en voulons pas au mandat de qui que ce soit. Nous ne pousserons pas l'ingratitude jusqu'à méconnaître les services rendus. Seulement, nous adjurons nos amis de former une ligue, pour que les mandats soient respectés, pour que les programmes soient suivis ; pour faire en sorte que les hommes, dans lesquels nous avons un reste de confiance, marchant avec

plus de fermeté sur le terrain solide et vivifiant des principes !

NOUVELLES DU MOMENT.

ÉVÉNEMENTS EXTRAORDINAIRES.

Avant hier la nuit, le canon d'alarme tonait sur la citadelle ; les rues étaient envahies par de sinistres promeneurs nocturnes. — Une nouvelle, une épouvantable nouvelle, courait par la ville comme une traînée de poudre. Le cabinet, en grand conseil, avait adressé au Lieut. Col. Suzor une dépêche télégraphique, lui ordonnant de mettre sur pied les forces volontaires disponibles.

Les Fénéens étaient aux frontières. Ce matin les bataillons des forces volontaires sont partis dans un train spécial.

Une correspondance télégraphique s'échange continuellement entre M. Mc'Avoy et M. O'Mahoney.

Depuis quelques jours M. Mc'Avoy avait l'air rêveur et préoccupé ; — quelque chose d'inattendu devait s'accomplir.

Il faut s'attendre de jour en jour à quelque chose de terrible.

Les bras nous tombent et nos yeux s'équarquillent devant tant d'audace.

CHAMOULLARD FRAYSSINOUS.

Québec vient de perdre un estimable citoyen dans la personne de M. Bell : quelqu'un demandait devant nous s'il avait été un homme politique. Cette question nous a remis en mémoire un petit incident consigné dans un feuillet d'agenda ; je le transcris textuellement.

En 1860 il s'agissait pour la première fois d'être un Conseiller Législatif pour le Collège de Stadacona aux termes de la loi ; il fut alors question d'élire M. Symes comme étant l'homme le plus capable, le plus intelligent, le plus propre par sa position à remplir un tel poste. M. Symes dépêcha son agent M. Bell auprès de quelques " démocrates " de St. Roch, pour s'enquérir de leurs dispositions et des arrangements préliminaires d'une lutte électorale ; mais quand il vit à quelles conditions, les " démocrates " allait l'appuyer, quand il vit tous ces corbeaux avides demandant leur proie à grands cris, quand il vit tous ces crocs aiguisés pour le festin, il recula devant l'énormité de leurs prétentions et M. Symes se retira. Ce fut là, croyons-nous, la seule fois que le nom de M. Bell fut mêlé à la politique.

Plus tard quelqu'un fut accusé d'avoir eu des entretiens avec M. Symes, il le nia énergiquement, mais, en effet, il ne vit jamais M. Symes, mais seulement M. Bell.

BAPTISTE PACOT.

Employé Civil.

Dans le premier volume de la *Scie Illustrée* nous avons raconté les tribulations de Baptiste Pacot à la recherche d'un emploi du gouvernement, et nous avons salué son installation dans un des ministères publics.

Baptiste Pacot doit être maintenant étudié dans sa vie nouvelle, dans ses bon-

nes fortunes et ses déboires futurs. Nous vous le présentons, lecteur, habillé de noir chez Fuch, frisé chez Bansley, parfumé chez Bowles, santé chez Glover, battant le macadam, la badine à la main, le lorgnon à l'œil, et l'espoir au cœur.



Quel chic ! Te reconnaîtrait-on Baptiste ? Christophe Maclou, tes co paroissiens ne pourraient croire à ta métamorphose.

CHAPITRE II.

Baptiste dans ses nouvelles occupations.

A huit heures A. M. Baptiste Pacot a complété sa toilette, a déjeuné copieusement après l'absinthe de rigueur. A 9 heures il se transporte lentement à son bureau.

Il met son habit de travail, se passe les mains dans les cheveux et s'attable devant son pupitre à côté duquel il a eu soin de placer un miroir où ses regards se porteront trente six fois par jour.

